

cru retrouver dans le grand domestique comme l'ombre même de son mari. « J'avais beau être sûre, déclarait-elle, que le basileus était mort. Quand tu me rendais visite, il me semblait que c'était lui qui, selon son habitude, entraît chez moi. Quand tu me parlais, c'était lui que je croyais entendre. » On lui fit bien vite changer de sentiments. Profitant de sa « simplicité de femme », Apokaukos et le patriarche lui démontrèrent à l'envi les ambitions du grand domestique, les dangers qu'elle et ses fils couraient pour leur pouvoir et même pour leur vie. « Demain, lui disaient-ils, il vous tuera tous, et se proclamera empereur. » Ils firent si bien qu'Anne épouvantée interrompit la neuvaine qu'elle avait commencée dans le monastère où était enterré son mari et jugea plus prudent, après trois jours, de chercher un plus sûr asile au palais.

Alors commença autour d'elle tout un sourd travail d'intrigues, afin de la déterminer à retirer à Cantacuzène le gouvernement des affaires; on lui expliquait qu'elle n'avait nul besoin de lui, qu'avec le concours du patriarche elle-même administrerait admirablement l'empire. La régente, flattée, écoutait volontiers ces suggestions. Au fond de son cœur, Anne avait d'ailleurs toujours détesté le grand domestique, dont elle sentait la supériorité; elle était en outre fort jalouse de la femme de Cantacuzène, Irène Asan, personne tout à fait remarquable, et qui « l'emportait, dit un contemporain, sur toutes les autres femmes, par la puissance de son esprit et l'heureuse harmonie de son caractère ». L'âme médiocre de l'impératrice souffrait de la comparaison, et beaucoup de gens de l'époque jugèrent, non sans raison, que